

**Zeitschrift:** Revue de linguistique romane  
**Herausgeber:** Société de Linguistique Romane  
**Band:** 25 (1961)  
**Heft:** 99-100

**Buchbesprechung:** Livres reçus : publications récentes

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 17.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## LIVRES REÇUS. PUBLICATIONS RÉCENTES

### COLLECTIONS. PUBLICATIONS EN COURS. REVUES.

— *Les dialectes belgo-romans*, Bruxelles, 1960, tome 17.

N° 1. E. LEGROS, *La concurrence de en et dans en wallon, spécialement en Liégeois* (1<sup>re</sup> partie), p. 5-36. En français la préposition *dans* concurrence depuis longtemps *en*. En wallon *en* résiste toujours très fortement et ses emplois sont « tout autre chose que des reliques linguistiques recueillies chez des vieillards ». M. Legros nous montre ces emplois par de très nombreux exemples pris dans la littérature et dans la langue parlée.

— *Chronique*, p. 37-46. — *Comptes rendus et notices*, p. 47-60.

N° 2. A. GOOSSE, *Les lapidaires attribués à Mandeville*, p. 63-112. On notera l'étude de la langue du lapidaire de Chantilly, p. 71 à 85. — A. FROMENT et J. HERBILLON, *Les prénoms à Walcourt de 1597 à 1796*, p. 113-122. Étude basée sur un dépouillement des tables des registres paroissiaux de baptêmes antérieurs à la Révolution. Le choix des prénoms semble peu influencé par les cultes régionaux ou locaux : Materne, patron de Walcourt, a eu peu d'influence ; cependant la proclamation de saint Joseph comme patron des Pays-Bas catholiques en 1678 est reflétée par d'assez nombreux Joseph, Jean-Joseph, François-Joseph, Marie-Josèphe. La vogue des prénoms portés par les souverains affecte surtout l'onomastique féminine : Marie-Thérèse, Marie-Antoinette. Les prénoms qui totalisent plus de 100 porteurs sont : Jean, Jacques, François, Pierre, et, pour les femmes, Marie, Anne, Jeanne, Catherine. — L. REMACLE, *L'ancien wallon arfès*, p. 123-133. Note qui réunit les attestations de ce mot de 1317 à 1583, précise son sens de « engin de pêche » quelconque et prouve phonétiquement et sémantiquement le bien-fondé de l'étymologie par le latin *artificium*. Que ce mot latin ne soit connu dans les langues romanes que sous une forme savante ne constitue pas une objection insurmontable : M. R. fait remarquer que le wallon a conservé divers mots latins que la Romania ignore complètement ou presque. Dans d'autres régions l'inventaire minutieux de nos patois fait apparaître des survivances populaires de mots latins dont on ne connaissait jusqu'à ce jour que des descendants tardifs de formation savante. Je pense ici notamment au poitevin *ergoyne* « désir », que nous a révélé récemment l'édition de *La gente Poilevinrie* de M. Pignon, et qui est évidemment le survivant populaire, ignoré jusqu'à présent, du latin *iracundia*. — J. HERBILLON et E. LEGROS, *Ancien wallon hok*, f. « épine (arbrisseau) », p. 133-137. — *Chronique*, p. 138-145. — *Comptes rendus et notices*, p. 146-163.

Nos 3 et 4. L. REMACLE, *Le nom de personne Meanten* (La Gleize, XVI<sup>e</sup> s.), p. 165-166. C'est le wallon *mi-antin* « ma tante ». Comparer avec d'autres noms de famille : *Nopère*, *Monfils*. — J. HERBILLON, « Boneche », forme de Boneffe, p. 166-170. — *Chronique*, p. 171-178. — E. LEGROS, avec la collaboration de J. HERBILLON, *La philologie wallonne en 1959*, p. 179-278.

P. GARDETTE.

— *Cahiers de Lexicologie*, n° 2. Publications du Centre d'Étude du Vocabulaire français de l'Université de Besançon. Didier, Paris, 1960. — Le second des *Cahiers de Lexicologie* publiés par B. Quémada présente d'abord deux études de portée générale sur la Lexicographie. M. P. Imbs, qui est en train de créer le Centre de Recherche chargé de mettre en œuvre le « Trésor de la langue française », étudie en des pages très denses les problèmes que pose cette entreprise. Il montre qu'avant d'entrer dans le domaine de la lexicographie il faut explorer en tous sens et minutieusement celui de la lexicologie. — Quel ordre faut-il choisir dans un dictionnaire moderne, scientifique, se demande M. F. de Tollenaere dans le second article, l'ordre alphabétique traditionnel ou, selon l'exemple donné par M. v. Wartburg, l'ordre idéologique ? L'auteur fait un certain nombre d'objections au classement idéologique et montre que le système des fiches perforées permet, tout en gardant l'ordre alphabétique, de profiter de tous les avantages de l'ordre idéologique. La seconde partie du Cahier est consacrée à des problèmes de méthode en Lexicologie : nous y trouvons des articles de M. G. Gougenheim sur l'intérêt que présente pour l'histoire de la langue la statistique linguistique — de M. Greimas sur les « Idiotismes, Proverbes et Dictons », — de M. J. Dubois sur « Les notions d'unité sémantique complexe et de neutralisation dans le discours ». — La dernière partie offre une « Documentation lexicographique » avec « L'inventaire des dictionnaires bilingues » de M. B. Quémada, « Le dictionnaire inverse », c'est-à-dire le dictionnaire où les mots sont classés par ordre alphabétique mais en débutant par la terminaison des mots, de M. Jitkaa Stindlova, « L'emploi des cartes perforées dans le Dictionnaire de langue allemande contemporaine » de Ruth Klappenbach, enfin « Essais de classification lexicographique » — classification mécanographique du Grand Larousse encyclopédique. — Le Cahier se termine par une précieuse bibliographie des thèses littéraires d'intérêt lexicographique de 1940 à 1960.

Jean BOURGUIGNON.

#### LIVRES, COMPTES RENDUS SOMMAIRES.

André MARTINET, *Éléments de linguistique générale*. Paris, 1960, 224 pages (Collection Armand Colin, 349). — La linguistique romane souffre depuis longtemps de son isolement. Rares sont les romanistes qui se préoccupent des questions de linguistique générale, comme si cette dernière était fondée sur des langues sans histoire, et en tout cas non romanes. Ceci vient en partie d'une difficulté d'information sur la linguistique contemporaine, qui fait qu'on est tenté de classer, une fois pour toutes, les structuralistes parmi les utopistes, après avoir lu, en mettant les choses au mieux, quelques pages de L. Hjelmslev ou de Z. Harris. À côté de certains théoriciens extrémistes souvent critiquables, il existe des linguistes, français ou suisses en particulier, chez qui domine le souci d'équilibre entre la théorie et la pratique. Le petit volume d'A. Martinet constitue un guide sûr dans ce domaine, qui orientera bien des collègues, et des milliers d'étudiants. C'est un livre qu'on peut mettre entre toutes les mains : nous entendons par là que les conceptions structuralistes qui y sont exposées, toujours fondées sur des exemples précis, sont extrêmement réalistes, et qu'elles ne conduisent pas à des généralisations hâtives, ou à des échafaudages gratuits. Certains peuvent inciter à la discussion, mais jamais en vain.

Quelques chapitres reprennent des données générales sur les différents aspects de l'étude linguistique, la variété des idiomes et de leur usage, l'évolution des langues, etc..., sous un jour souvent nouveau, et avec plus de précision que d'ordinaire. L'étude de l'analyse phonologique est une mise au point des connaissances actuelles, à l'élaboration desquelles l'auteur a grandement contribué depuis une vingtaine d'années. Le chapitre sur les unités significatives, où les principes de l'analyse phonologique sont appliqués au domaine de la morphosyntaxe est, comme le dit l'auteur, une anticipation de ce qui est en train de se réaliser ces années-ci : la tâche était difficile, mais valait la peine d'être réalisée. Nous aimerions que la lecture des remarques qui suivent montrât l'intérêt qu'il y a à lire attentivement cet ouvrage plein de perspectives nouvelles et de suggestions précieuses.

I. POINTS PARTICULIERS : P. 16. « à chaque langue correspond une organisation particulière des données de l'expérience ». Voilà une excellente définition qu'il ne faut pas perdre de vue lorsqu'on étudie des langues correspondant à des civilisations assez différentes de la nôtre. Ceci est valable aussi bien en sémantique qu'en grammaire (les « parties du discours » sont en fait des catégorisations plus ou moins poussées des données de l'expérience). — P. 30-31. La distinction entre *langue* et *parole* est naturellement rappelée ; quel que soit le nuancement qu'on veuille lui apporter, elle est fondamentale. C'est la définition même de la *science* linguistique de rechercher le *système permanent* qui permet l'infini des réalisations momentanées, toutes *différentes* les unes des autres. Derrière ce mécanisme, M. M. suppose « une organisation psycho-physiologique », dans laquelle, pensons-nous, peuvent s'inscrire les travaux de G. Guillaume. Les écoles linguistiques ne s'opposent pas : elles envisagent l'acte de langage à des *niveaux différents* de réalisation. Une vue non exclusive nous semble indispensable. — P. 50. Après ce qui a été dit avec raison p. 39 de l'affriquée dans le mot espagnol *mucho* (phonème unique), il serait préférable de ne pas dire que « les affriquée[s] à friction chuintante se notent la sourde [č], la sonore [ǵ] ou, analytiquement, [tʃ] et [dʒ] ». Cela pourrait faire croire qu'il s'agit d'une *équivalence*, alors que c'est une question de phonologie : phonétiquement, ce qui vaut à peu près [tʃ], correspond soit à /č/ (espagnol), soit à /t/ + /ʃ/. On est toujours gêné par la tradition de la notation phonétique (qui a pris l'habitude d'écrire toujours *tʃ*). — P. 88. Très utiles remarques sur l'accent. Ainsi est-il tout à fait juste de signaler qu'en espagnol une forme comme *pasé* est opposée à *pasó*, mais jamais, même inconsciemment, à *pase* : le type accentuel forme une catégorie prosodique plus sensible que la différence de timbre vocalique. — P. 105. Dans un exposé fonctionnel, il ne convient peut-être pas de dire que « *demain*, *aujourd'hui* et *hier* appartiennent à un même système », devant l'impossibilité de construire « *aujourd'hui*, je partirai *demain* ». Une telle phrase serait un non-sens (sur le plan de la signification), mais ne soulève pas d'objection du point de vue de la structure linguistique. On peut d'ailleurs dire : « le livre qui est à Pierre est à moi », etc... Les rapprochements avec les faits phoniques n'offrent pas un parallélisme total : les normes phoniques françaises interdisent *\*lbt*, comme les normes morphosyntaxiques interdisent *\*chaise la* : mais *\*blaron* est aussi valable que *la mer intellectuelle*. — P. 136-137. La question des affixes est complexe. Nous serions tout de même tenté de les considérer comme des morphèmes et non comme des lexèmes, car ils appartiennent à des inventaires limités, et ne sont pas prédicatifs. Pourquoi ne pas les considérer comme des *variantes formelles* en un même point du mouvement aspectuel nominal :



→	→	→
-eur	-age	-ure...
-iste...	-ation	(et les
	-aison	formes
	-ment...	de II)
I	II	III

Ces affixes sont souvent en distribution complémentaire ; quand ils s'opposent, ils le font avec les mêmes caractéristiques que les différents préfixes d'un même verbe par exemple. — P. 152. Parmi les « latitudes » distinguer *il s'assied-il s'asseoit*, jamais opposable (du type des deux « r » du français), de *je puis-je peux*, où la distinction est parfois motivée par le contexte (*puis-je*) ou par l'intention (*je puis/je peux* fonctionne chez certains sujets), ou bien libre. — P. 208 et suiv.. Sauf erreur, la différence n'est pas signalée, qui existe entre une évolution phonétique qui aboutit à une nouvelle répartition statistique des phonèmes ( $ai > e$ ) et celle qui crée un nouveau phonème ( $ts > \theta$ ).

II. PROBLÈMES GÉNÉRAUX ; 1) *A propos de la « fonction »*. Un signe est défini comme la réunion d'un *signifiant* et d'un *signifié* : /šez/, et la notion de « chaise ». Il nous semble que l'on doive, dès la définition, inclure la *fonction*. Un signe ne peut exister linguistiquement que s'il appartient à une catégorie fonctionnelle. *Chaise*, en français, est, disons, « substantif », avec tout ce que cela implique dans son comportement futur dans le discours. Cette non-considération fait qu'il devient difficile de définir les fonctions primaires (p. 116). Dans « au secrétaire particulier », la fonction de *particulier* serait dénotée par « sa position ». On ne peut pas définir la fonction d'un adjectif par sa position, plusieurs ayant une position indéterminée. Il s'agit de la *nature du mot en langue* (= dans le dictionnaire). M. M. fait une analyse au niveau du discours, du comportement, conformément au plan qu'il s'est proposé ; mais il nous semble que c'est la nature des mots en langue qui délimite les *possibilités fonctionnelles dans le discours* (lequel a certaines latitudes : substantif fonctionnant comme adjectif, etc.). Les « parties du discours » (aucun des mots n'est à l'index) apparaissent discrètement entre les pages 141 et 145. Cependant, M. M. semble sous-entendre l'existence en langue de ces catégories, par exemple lorsqu'il considère *sourire* comme le « centre du syntagme » dans « avec le sourire », etc... Le fait de comportement, que l'on veut seul pertinent, n'est que le *résultat* de données de langue. On peut définir un substantif comme un « mot » susceptible d'entrer dans une série donnée de combinaisons de discours ; il n'en reste pas moins que cette catégorie combinatoire est un *cadre permanent* de langue, indépendant de la forme lexicale ou de la substance sémantique : c'est un cadre *fonctionnel* fondamental. — 2) *Le caractère linéaire du discours*. Le discours, dans son expression, est évidemment linéaire. Sous cette linéarité, les linguistes ont cherché à établir des hiérarchies (cf. les graphes de Tesnière, de Chomsky, etc.). Les travaux relatifs à la traduction automatique mettent en évidence d'autres caractéristiques ; la construction d'un énoncé n'est pas linéaire : on procède par tranches de successivités comportant en plusieurs points des possibilités de boucles en nombre non fini (coordination, subordination...). On sait d'autre part l'importance de l'anticipation de la pensée sur l'exprimé : dans une phrase telle que « A son origine, le mouvement a été constitué... », *son* suppose *origine* (*son* et non *sa*), et *mouvement* (*son* et non *l'*), et ainsi de suite. Cette question demanderait un certain développement, et nous

nous limiterons à deux cas particuliers. On aurait intérêt à distinguer deux types de subordination : il y a la *détermination immédiate*, celle qui présente une incidence directe de certaines parties du discours à d'autres (*une robe très rouge* = éléments successifs du syntagme nominal fondamental), et la *détermination médiate*, au moyen des indices d'élargissement *de, que, qui*, etc... (*une robe de plage*, la robe *que tu portes*...). Un fait de comportement vient appuyer cette distinction : dans la détermination immédiate, l'extension est *limitée* et prévisible (*presque tous les plus gentils petits chats très noirs* approchent de la limite), alors que dans la détermination médiate, l'extension est *infinie* et non prévisible donc (successions de *n de*, de *n que*, de *n et*... : ce sont les « boucles » de la traduction automatique que nous pratiquons). Ceci amène à une remarque au sujet de la p. 112 : le début d'un syntagme nominal n'est pas en fait l'article ; mais c'est parce que c'est souvent le cas que *à + le* ou *de + le* se sont comportés comme une seule unité. A propos de la successivité des éléments du discours, on doit citer ce passage de la p. 104 : « Si ce message comporte le mot *mal* / mal /, il faudra, à l'initiale, choisir / m / parmi les phonèmes consonantiques qui peuvent y figurer, ensuite / a / parmi ceux des phonèmes vocaliques qui peuvent figurer en syllabe couverte, enfin / l / parmi les consonnes susceptibles d'apparaître à la finale ». A première vue, le lexème / mal / semble aussi indécomposable que le phonème / m /. Mais cependant on prononce une succession / m + a + l /. Nous pencherions vers une présentation intermédiaire du phénomène : quand on choisit / m / plutôt que / b / à l'initiale, on est guidé par la suite phonique du lexème ; c'est-à-dire que le choix *m/b* ne vaut que parce qu'il existe deux lexèmes *mal* et *bal*, et c'est *en fonction* de la suite / al / que / m / est choisi. A aucun moment, on ne choisit une consonne initiale par exemple sans que ce soit en fonction d'une unité significative existant en langue. Jamais je ne dirai [m-...] en cherchant ce que je mettrai ensuite ; il en va autrement sur le plan de la première articulation, où après *le chat*, je peux *hésiter*.

3) *Hiérarchie dans les inventaires phonologiques*. — Des précisions utiles sont apportées sur la notion d'inventaire phonologique. On sait que le nombre des phonèmes varie selon les individus (34 à 31 phonèmes en français). Dans le cas des voyelles, les oppositions sont souvent neutralisées en français (*ɔ, œ, ə* par ex., confondus ou indifférenciés chez beaucoup de jeunes). Si bien que M. M. peut dire, p. 73, que « lorsqu'on traite des voyelles non nasales du français on a intérêt à partir des archiphonèmes notés souvent au moyen des capitales / I E A O U Ü Ö / qui représentent, dans cette partie du système, les seules distinctions communes à tous les francophones. » On a intérêt, en effet, *même en phonétique historique*, à hiérarchiser les systèmes phonologiques. Ainsi en espagnol, qui connaît cinq voyelles, trois peuvent être considérées comme fondamentales, ou plutôt les cinq voyelles se répartissent en *trois zones fondamentales* :

/ i - e /   a   /   o - u /  
(Pal.) (Cent.) (Vél.)

Du point de vue fonctionnel, les trois zones sont utilisées : /-e/-a/-o/ dans les éléments nominaux, /-e/-a/ dans les verbes, etc. En outre, du point de vue auditif, il y a équivalence de *i* et *e*, et de *o* et *u* en poésie (cf. les assonances tolérées), et on comprend mieux dans cette perspective les instabilités des formes dialectales ou classiques du type *siguro/seguro* ou *rencoroso/rencuroso*. Il existe, pour *i/e* et *u/o* une marge d'alternance (= un rendement moindre d'opposition) qui explique, dans une certaine mesure, et selon les cas,

*l'instabilité* des transcriptions ou des réalisations phonétiques. On peut dire qu'il existe en espagnol un système minimum /E A O/ réalisé à la finale, et un système maximum /ie a ou/ réalisé sous l'accent; c'est une autre présentation de la notion de neutralisation.

Composer un tel manuel dans un espace restreint est particulièrement ingrat. On ne reprochera donc pas à l'auteur de ne pas avoir analysé certaines catégories comme celles de la personne, du temps ou du nombre, qui trouvent leur place dans les études sur des langues déterminées. Peut-être une prise en considération de la nature des éléments, dont le comportement nous est présenté, contribuerait-elle à rendre encore plus complet l'exposé du mécanisme de l'acte de langage. Telle qu'elle est, cette première édition constitue une excellente introduction aux problèmes de la linguistique actuelle. La plupart des exemples étant empruntés au français, les romanistes y trouveront une bien utile matière à réflexion.

Bernard POTTIER.

Bruno MIGLIORINI, *Storia della lingua italiana*. Sansoni, Firenze, 1960, p. XVI-841. — Nel presente volume il Migliorini si è proposto di dare un panorama vastissimo delle vicende dell'italiano, una sintesi degli « istituti », della *langue* e non dei singoli « individui » parlanti o scriventi senza sottovalutare però l'importanza degli individui nell'evoluzione della lingua. Esimio investigatore dei rapporti fra lingua e cultura, egli dà, e non poteva far altrimenti, il massimo rilievo ai riflessi della storia culturale d'Italia sulla lingua. In ogni capitolo, dopo averci dato un quadro degli eventi storici o vicende politiche, il M. passa immediatamente ai movimenti culturali ed alla vita sociale e culturale per arrivare sia all'affermarsi del volgare (p. 88), sia al rapporto fra latino e volgare (nel Duecento, Trecento, Quattrocento e Cinquecento) e a quello fra latino e italiano nel Seicento e Settecento. Vengono inoltre trattati i diversi avvenimenti linguistici in una data epoca ed i problemi importanti come il rapporto fra lingua scritta e lingua parlata, la norma linguistica, ecc., ecc.

La struttura del libro è chiara, precisa e metodica. In dodici capitoli, che vanno dalla latinità d'Italia in età imperiale fino alla prima guerra mondiale, esso ci espone le vicende dell'italiano. Fra questi dodici capitoli il 2° (« Tra il latino e l'italiano »), il 6° (« Il Trecento »), il 7° (« Il Quattrocento »), il 9° (« Il Seicento ») e il 10° (« Il Settecento »), già pubblicati anteriormente<sup>1</sup>, sono rimasti più o meno immutati salvo il capitolo 7°, dove il paragrafo « La « Crisi » quattrocentesca » (p. 251-253) è del tutto nuovo e quello dedicato al « Latino e volgare », che adesso ha undici pagine (p. 253-264) mentre originariamente non aveva più di una mezza pagina, e infine « L'Umanesimo volgare » che è stato ampliato di due pagine (p. 264-265). D'altro canto dal capitolo 2° è stata tolta la parte dedicata all'« Onomastica » che figurava invece in *Tra il latino e l'italiano*. Pri-

1. *Tra il latino e l'italiano*. *Primordi della lingua italiana* (476-960). Lezioni tenute nell'Anno Accademico 1952-53. Editrice Universitaria. Firenze, 1953, *Panorama dell'italiano trecentesco*, in *La Rassegna della letteratura italiana*, Serie VII, anno 58°. Gennaio-Marzo, 1954, p. 1-35, *Panorama dell'italiano quattrocentesco*, in *La Rassegna...*, anno 59°. Aprile-Giugno, 1955, p. 1-39, *Panorama dell'italiano seicentesco*, in *La Rassegna...*, anno 60°. Gennaio-Marzo, 1956, p. 1-52, *Panorama dell'italiano settecentesco*, in *La Rassegna...*, anno 61°. Luglio-Dicembre, p. 373-437.

*mordi della lingua italiana* (476-960). Firenze, 1953, p. 59-64. In ogni capitolo dopo la ricchissima messe di fatti storici, culturali, letterari, ecc., che non si trovano in nessun altro libro, una grande parte è dedicata alla fonetica, alla morfologia, alla sintassi e al lessico nell'epoca trattata. A questo proposito sottolineiamo le belle ed istruttive pagine (228-231) sulla sintassi del Trecento e le osservazioni importanti (p. 291-293) d'un lato sull'influsso della sintassi latina nel Quattrocento e dall'altro quelle non meno importanti (p. 543-546) sull'influsso della sintassi francese nel Settecento. D'altronde ci colpisce la grande sproporzione dell'ampiezza della trattazione del lessico e della sintassi (al lessico son dedicate p. 20-43, 73-83, 162-177, 231-241, 293-306, 394-428, 473-496, 546-583, 635-667, 711-743, alla sintassi rispettivamente p. 19 (8 righe), 70 (5 righe), 160-162, 228-231, 291-293, 392-394, 472-473, 543-546, 632-635, 708-711). Si tratta, intendiamoci, di una constatazione da parte nostra e non di una critica. Tale sproporzione non fa altro che sottolineare l'urgenza di un'ampia sintassi dell'italiano antico e moderno che tuttora ci manca.

Col suo attesissimo volume il M. ci ha dato un'opera fondamentale e indispensabile che eccelle per la chiarezza della trattazione, per la finezza delle osservazioni come per la ricchezza dei particolari. È degno di lode che egli non abbia, alla stregua della monumentale *Histoire* di Brunot, ampliato la sua opera redigendola in parecchi volumi, giacché facendo così l'avrebbe lasciata certamente incompiuta. Così egli è riuscito a darci con vera maestria in un volume solo la sintesi e l'essenziale delle vicende dell'italiano. Su singoli punti si potrà naturalmente dissentire e quanto all'informazione bibliografica che è larga e precisa solamente in pochi casi si può notare la mancanza di rinvii più o meno importanti. Non si può ammettere (p. 10) senza riserva che la latinità cristiana costituisca una « lingua speciale ». La teoria riguardo alla conservazione della -s finale in Gallia non è generalmente accolta (p. 12). Non credo che sia lecito di parlare a p. 20 perfino « a scopo pratico » di area *italiciana*. — L'articolo di Rossberg (p. 22-23) si legge nell' *Archiv für Lateinische Lexicographie und Grammatik*, I (1884), p. 564. — A p. 82 per *galea* vedi ciò che scrissi nella *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, LVIII (1934), p. 462-476 e nella *Storia delle parole marinaresche italiane passate in francese*. Firenze, 1939, p. 420-421, per *gondola* vedi *Storia...* p. 430-434. Per *ormeggiare* bisogna ricorrere ugualmente alla *Storia...* p. 496-499 e non al *Dizionario di marina medievale e moderno*. Real Accademia d'Italia. Roma, 1937, che è anteriore alla *Storia...* L'origine e la storia di *falò* sono state ampiamente trattate da me nella *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, LX (1936), p. 161-164, poi da P. S. Pasquali nella *Zeitschrift für romanische Philologie*, LVI (1936), p. 661-663, da G. Alessio, nella *Revue de linguistique romane*, XVIII (1954), p. 7-12 e da W. von Wartburg, *FEW.*, VIII (1957), p. 370-372. Per *scala* bisogna sempre ricorrere alla *Storia...*, p. 350-353. — Per *arsenale*, *libeccio*, *scirocco*, *gomena*, *sciàbica* (p. 175) si veda *Storia...*, p. 198-206, 459-462, 569-575, 438-445, 313-321. — Quanto al fr. *portulan* (p. 426) vedi *Storia...*, p. 545-546. Il fr. *tramontane* « vento del Nord » è del XIV secolo e non del XVI (vedi *Storia...*, p. 589 e ciò che scrissi di questa voce nella *Revue de linguistique romane*, XXIV (1960), p. 11-15). — Riguardo agli italianismi in francese nel Cinquecento e Seicento (p. 424-428, 495-496) c'è da tener presente *Archivum Romanicum*, XIV (1930), p. 132-152 e anche il *Contributo alla storia delle parole francesi di origine italiana*, ugualmente nell' *Archivum Romanicum*, XV (1931), p. 449-479. Per ciò che concerne lo studio di M. Wis sugli italianismi in

tedesco (p. 426, nota 1) è da vedere la *Zeitschrift für romanische Philologie*, LXXIV (1958), p. 510-514.

B. E. VIDOS.

Marianne MÜLLER, *Le patois des Marécottes (commune de Salvan, Valais)*, n° 103 des *Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie*, Max Niemeyer, Tübingen, 1961. XIX + 319 pages. — Depuis les travaux de Cornu sur le bagnard (1877) et de Gilliéron sur Vionnaz (1880), le Valais est la terre d'élection des dialectologues romanistes. Pour nous en tenir à la région de Martigny, trois thèses récentes lui sont consacrées : A. Dietrich, *Le parler de Martigny*, 1945, G. Bjerrôme, *Le patois de Bagnes*, 1957, et celle dont il s'agit ici. Ces trois auteurs se sont proposé des buts assez différents. M. Dietrich a voulu montrer la position et le rayonnement du parler de Martigny dans l'évolution des patois du Bas-Valais. M. Bjerrôme a borné son ambition à écrire une monographie classique en trois parties (phonétique, morphologie, lexique). Quant à M<sup>lle</sup> Müller, elle ne s'est occupée que du lexique, mais elle a essayé de présenter le plus de mots possible, et dans un contexte tel que les emplois les plus habituels apparaissent clairement. Dans un travail de cet ordre, la valeur des documents dépend de la méthode suivie par l'enquêteur. M<sup>lle</sup> Müller nous explique dans sa préface qu'elle a fait aux Marécottes trois séjours de un à deux mois, et deux autres plus courts : elle y a passé en tout environ cinq mois, ce qui est très suffisant. Elle s'est faite paysanne avec ses témoins, elle a pris part aux travaux des champs avec eux, obtenant ainsi avec leur amitié le meilleur de leur patois. Elle a accepté comme témoins des patoisants de différents âges, l'un avait 75 ans, un autre 23 ans. Il n'y a pas lieu de s'arrêter longuement aux divers points de cette méthode : elle est excellente et nous sommes assurés que le patois obtenu est de bonne qualité. Les documents ainsi recueillis, M<sup>lle</sup> Müller les a présentés le plus souvent possible dans des phrases où ils se montrent au naturel, dans leur double contexte syntaxique et idéologique. Elle les a groupés dans des chapitres suivant l'ordre de la pensée, en s'inspirant du système de MM. Hallig et von Wartburg. Un index alphabétique des mots patois termine le volume. C'est de la même manière que V. Ratel et J. Garneret, pour ne parler que de ceux que je connais le plus, avaient présenté le vocabulaire de Saint-Martin-la-Porte et celui de Lanteune. Je ferais volontiers une suggestion aux futurs auteurs de semblables travaux, celle de faire suivre l'index patois d'un index français. Il sera au moins aussi utile que l'index patois, car le lecteur sait le nom français de l'objet ou de la notion dont il cherche la dénomination locale, et il ignore le plus souvent cette dénomination. — On ne saurait trop remercier M<sup>lle</sup> Müller de nous apporter un tel ensemble de documents (les 57 pages de l'index contiennent environ 5000 mots), recueillis dans les meilleures conditions, et présentés dans un contexte clair. On souhaite maintenant qu'elle mette en œuvre de telles richesses, et qu'elle nous dise un jour les caractéristiques de ce vocabulaire. Les très utiles bibliographies qui précèdent chaque chapitre ne sont-elles pas la promesse d'une étude d'onomasiologie ?

Gunnar TILANDER, *Nouveaux mélanges d'étymologie cynégétique*, avec dix figures dans le texte. Lund, 1961, 358 pages. — Ce beau volume est le huitième de la série des *Cynegetica*, inaugurée en 1953. Il fait suite aux *Essais d'étymologie cynégétique* (1953), aux *Nouveaux essais* (1957) et aux *Mélanges* (1958). M. Tilander y fait preuve des mêmes qualités



qui ont assuré un succès durable à tous ses écrits : abondance et précision de la documentation, sagesse dans l'interprétation, clarté de la présentation. La consultation de ce livre est grandement facilitée par les résumés qui terminent chaque étude. Voici la liste de ces études.

*Folliluisse, folluilaisse, folilets, follets, fous.* La forme *folilet* a évincé les autres.

*Foisonnant, fournissant, forsonnant, se rompre, rompre les chiens.*

*Mouée, mouïée, moye, moïe.* C'est une sorte de curée. Le mot peut dériver de *moie* « tas » ou être le même que *moïée* « mesure d'un muid ».

*Nombres* autre forme de *nombles*. La forme *nombre*, due à une dissimilation, remplace *nomble* au XVII<sup>e</sup> s.

*Pas de lièvre, os corbin, menus droïts.* *Pas* « intestin » serait le même mot que *pas* « passage ».

*Fouée, foye, fouyer, ravau.* Chasse d'hiver à la clarté du feu.

*Ravau* « gros bout de l'arbre abattu » est le déverbal de *ravaler*.

*Coailler* « quêter la queue haute » dérive de *cauda*.

*Forhu, forhuer...* *Forhu* désigne les petits boyaux, donnés aux chiens après la curée ; de *forhuer* « crier ».

*Souil, seuil, ... souillard...* *Souil* est l'endroit où le sanglier, le cerf se vautrent dans les mares ; de *souiller*. *Souillard* a le même sens.

*Etruffè, estreufle...*, anglais *stifle*. Il s'agit d'une maladie de la cuisse du chien.

Origine des cris d'armes *A Talbot ! A Douglas !* Ces cris dérivent du cri du chasseur qui exhorte ses chiens qui ont pris le change à se rallier au chien qui suit la bonne voie.

Mots hypocoristiques adressés aux chiens.

*Tom, gabet.* Ce sont les noms des vers blancs, qui étaient censés causer la mue de la tête du cerf.

*Hallali, curée.* Long et intéressant chapitre sur ces deux moments de la chasse, les coutumes qui s'y rattachent et le vocabulaire.

Origine et évolution sémantique de *chercher*. L'évolution du sens de *circare* « faire des tours » puis « chercher » s'explique par diverses manœuvres de chasse.

*Suites, luites* « testicules du sanglier ». *Luites* est une erreur pour *suites*.

*Deintiez, deintiers, dintiers, nerf du cerf.*

*La tête du cerf mue.* On dit aussi *se mue*.

*Hue* chez Hardouin de Fontaines-Guerin. Ce sont les gens qui en huant poussent le gibier vers les chasseurs.

Français *autoursier*. Dans ce mot *autour* est contaminé par *autruche*. Le duc de Normandie eut une *autruche* au début du XII<sup>e</sup> s.

*Écuyer, page, porteur...* Noms du jeune cerf qui accompagne le vieux cerf.

*Couler* dans la langue cynégétique. Ce verbe signifie « avorter », sens emprunté aux végétaux.

Anc. esp. *sacar los canes a ribera*.

Pierre BEG, *Les saluts d'amour du troubadour Arnaud de Mareuil, Textes publiés avec une introduction, une traduction et des notes.* Tome XXXI de la 1<sup>re</sup> série de la *Bibliothèque Méridionale*. Toulouse, Privat, 1961, 181 pages. — La plupart des saluts d'Arnaud de Mareuil étaient déjà publiés, mais séparément, dans des recueils anthologiques, parfois



en extraits. Une édition critique de l'ensemble était donc nécessaire. M. Bec s'est employé à combler cette lacune, et avec le plus grand succès. Son livre s'ouvre sur une importante introduction consacrée au genre littéraire des saluts d'amour (p. 17-70), il continue par le texte critique des 7 saluts d'Arnaud de Mareuil (p. 71-152); des notes, un index des noms propres et un court glossaire des mots difficiles ou curieux terminent le volume. Chaque salut est suivi d'une traduction en français moderne, car, suivant la remarque fort juste de l'auteur, « la traduction d'un texte ancien est indispensable à toute bonne exégèse. Elle impose une attitude analytique impitoyable et permet, grâce à une compréhension en profondeur, d'en proposer des interprétations solidement étayées » (p. 10). Nous savions que M. Bec est un bon dialectologue géographe (voir *RLiR*, XXIV, 296-351); cette édition montre qu'il est aussi bon philologue.

*Huon de Bordeaux*, édité par Pierre RUELLE. Université libre de Bruxelles, Travaux de la Faculté des Lettres, tome XX. Bruxelles-Paris, 1960. 500 pages + 5 planches. — Un siècle s'est écoulé depuis l'édition de *Huon de Bordeaux* que procurèrent en 1860 F. Guesard et Ch. Grandmaison. Est-il besoin de dire qu'elle ne correspondait plus aux exigences de la critique? Aussi devons-nous remercier M. P. Ruelle d'avoir entrepris de nous en donner une nouvelle édition. Dans une très importante introduction (p. 9 à 93), il étudie les manuscrits et leur classement, la versification, la langue du poète et celle de chaque manuscrit, les sources littéraires, les itinéraires et la géographie, les éléments historiques, enfin la date du poème. Puis il nous donne le texte, long de 10 552 vers, avec un appareil critique abondant. Enfin, des notes et un glossaire. Quelques photographies de pages des manuscrits terminent le volume. Ce n'est pas le rôle de notre revue de publier des comptes rendus philologiques. Je tenais à signaler cette édition qui permettra aux romanistes de lire commodément la vieille chanson de geste, bien proche d'un roman d'aventures, qui a connu pendant plusieurs siècles un si durable succès.

Albert HENRY, *Études de lexicologie française et gallo-romane*. Université Libre de Bruxelles, Travaux de la Faculté de Philosophie et Lettres, tome XVIII. Paris, P.U.F., 1960, 280 pages. — M. Albert Henry a eu l'heureuse idée de réunir dans un volume douze articles déjà publiés dans des revues ou des recueils collectifs. Il est très agréable d'avoir ainsi sous la main des études qui sont toutes de la même veine. On y voit à l'œuvre un philologue, bon connaisseur des vieux textes français, particulièrement des textes wallons, qui est aussi un dialectologue n'ignorant rien des ressources de la géographie linguistique. Grâce à sa méthode, qui allie deux techniques complémentaires, M. Henry a pu apporter une clarté nouvelle dans des histoires de mots demeurées obscures et dans des étymologies contestées.

« Les noms des jours de la semaine en ancien français ». M. H. montre à l'aide de nombreuses références que le type *demars* a existé concurremment avec le type *mardi*, dans la France du Nord, ailleurs que dans la zone picardo-wallonne. Il est presque certain que les deux types ont coexisté en domaine d'oïl.

« Ancien français *ameur*, wallon *ameur* ». *Ameur* « sève » explique un certain nombre de passages de nos vieux textes, qui ont bien gêné les commentateurs. Le latin vulgaire a-t-il possédé une forme *\*amorem* pour *humorem*? C'est, en tout cas, un bel exemple d'interférence.

« Ancien français *cramiche*, français belge *cramique* ».

« Ancien français *eschart*, picard *écart*, wallon *chôrd*, *hard* ». Étude géographique et historique des mots de la famille du fr. *écharde*.

« Ancien français *escat* ». Mot énigmatique qui n'a que deux attestations littéraires. M. H. parvient à préciser son sens de « trésor, trésor volé », et aussi son étymologie, du germ. *scat*,

« Oïl *eskète*, picard *eskète*, wallon *skète*, *chète*, *hète* ».

« Oïl *essaie* et ancien français *faire essaie* ». Dans les textes réunis par Godefroy et Tobler Lommatzsch, *essaie* signifie « reste, morceau, fourrage, litière ». Les dialectes modernes permettent de préciser que le sens est « restes du repas des animaux, débris de foin dans la crèche ». Quant à l'étymologie, elle demeure obscure.

« Ancien français *recoite* ».

« Ancien français *saim*, wallon *same*, *chame* ». Qu'est ce mot énigmatique *saim* qui signifiait « crème », et aussi « fleurs du vin », et qui vit toujours en Belgique romane avec le sens de « mousse, écume » ? Un dérivé de *sagimen*, un mot germanique, celtique ? M. H. écarte tour à tour ces explications et nous donne un exemple de modestie scientifique.

« Un beau type latin en Wallonie, *samiare* ». *Samiare* « polir, aiguïser à la pierre de Samos » est un mot de soldat, lié au complexe militaire romain de Cologne-Tournai-Mer du Nord. Bel article consacré aux survivances de ce verbe.

« Wallon liégeois *waroké*, *waroker* ».

« *Choubinette*, étude de biologie linguistique ». Curieuse étude de ce mot, créé dans un camp de prisonniers en 1943, de sa vie, et de ses dérivés *choubiner*, *choubinage*, *-eur*, *-ard*...

P. GARDETTE.

A. HENRY, *Études de Syntaxe Expressive, ancien français et français moderne*. Bruxelles, Paris. Presses Universitaires de France, 1960 (Université libre de Bruxelles, travaux de la Faculté de Philosophie et Lettres, t. XIX). — Dix études de syntaxe expressive (un premier état de certaines de ces études a déjà paru dans les revues : *Romania*, *Revue de Linguistique Romane*, *Romanica Gandensia*), dont quatre pour l'ancien français, de portée et de volume variables. La seconde a pour objet le sens et l'origine de la locution *nate que nate*, les trois autres abordent de plus vastes problèmes : *Le commensuratif en ancien français et en ancien italien* (et même dans toute la *Romania* !), *Le subjonctif d'imminence contrecarrée en ancien français* (équivalent au tour moderne : *aller + infinitif*, exprimant l'imminence suivi de *quand*.., ou *sans*... exprimant l'empêchement), et *Sur la juxtaposition affrontée du REALIS et de l'IRREALIS en ancien français*. Des six études consacrées au français moderne, deux ont pour sujet : *ça* adverbe, *ça* pronom, *ça* interjection ou particule et *ça* péjoratif désignant des êtres animés. Puis viennent successivement : *Pour terme isolant*, procédé de mise en relief, *A Propos de quelques exclamatifs intensifs du français contemporain* (intensifs ou quantifs : *que*, *ce que*, *comme*, *combien*, *qu'est ce que* et *comment que*), *ce que c'est que la vie !* (*ce que c'est que* pour exprimer étonnement ou admiration) et enfin : *Magnifique, la luxure* (l'exemple emprunté à Rimbaud donne son titre à ce chapitre consacré au tour expressif : phrase nominale, fortement disloquée, avec prédicat anteposé, rythme et mélodie anormaux).

On ne sait ce que l'on doit admirer le plus de l'étendue et de la richesse de la documentation d'Adenès le Roi à Rimbaud et Aragon, ou de la finesse de l'analyse. Il est impossible de remonter, d'une démarche plus sûre, des mots à la pensée. Un petit livre qui se lit d'une haleine, mais qu'on relira pour n'en rien laisser perdre.

S. ESCOFFIER.

Stephen ULLMANN, *The image in the modern french novel*. Cambridge University Press. 1960. — M. Ullmann, dont les traités de stylistique sont si connus et si utiles, nous donne encore dans ce livre une étude très intéressante, qui apporte une importante contribution à la connaissance du style de plusieurs écrivains français du XX<sup>e</sup> siècle. L'ouvrage a quatre parties, où l'auteur étudie successivement le développement de l'image dans l'œuvre d'André Gide, le symbole de la mer dans *Le Grand Meaulnes*, la structure métaphorique de la nouvelle proustienne, les deux styles de Camus. Dans chacune de ces parties, nous trouvons un plan à peu près semblable : M. Ullmann dégage de quelques citations judicieuses l'opinion de chacun des auteurs étudiés sur le rôle de l'image dans la pensée et l'expression littéraire ; il met en relief les contradictions apparentes, et les explique par l'évolution esthétique de l'auteur ; puis vient l'étude des images qui émaillent l'œuvre, groupées d'après l'ordre chronologique, puis d'après leur valeur, leur usage ; enfin une conclusion souligne l'importance de l'image dans l'œuvre littéraire étudiée.

Ce livre est très riche. Il nous fait connaître, sous un aspect nouveau, des auteurs que nous aimons à lire, et il nous apprend beaucoup sur leur manière d'écrire. Il s'agit d'œuvres importantes, et d'un problème de style vraiment fondamental. L'ouvrage de M. Ullmann se lit très agréablement, c'est un modèle de probité, de clarté ; tous les linguistes y trouveront grand profit et réel agrément.

Monique PARENT.

Helmut HATZFELD et Yves LE HIR, *Essai de Bibliographie critique de Stylistique Française et Romane* (1955-1960). Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines. Université de Grenoble, n. 26. Presses Universitaires de France, Paris 1961. 1 vol. in-8° de 314 pages. — Une heureuse rencontre de dates nous permet de signaler sans attendre à l'attention des lecteurs de la Revue l'ouvrage de M. M. Hatzfeld et Le Hir. Nous en sommes fort heureux, car il s'agit d'un instrument de travail d'une extraordinaire richesse et d'une remarquable précision. Cet « essai » prend le relais de la Bibliographie critique de M. Hatzfeld, déjà si favorablement connue et amplement utilisée, pour couvrir la période de 1955 à 1960.

Dans une préface où la modestie le dispute à la clairvoyance, M. Le Hir laisse deviner le nombre et l'importance des difficultés rencontrées au cours de l'élaboration de l'ouvrage. Il explique quelques-unes des causes de ces difficultés et propose pour les éliminer des suggestions qui mériteraient d'être retenues. Les ouvrages et articles analysés sont distribués en neuf chapitres. Tout ordre est nécessairement arbitraire, mais l'on ne voit pas pourquoi l'on critiquerait celui que les auteurs ont adopté. Il a le mérite de la clarté. L'essentiel n'est-il pas d'envisager tous les aspects de la stylistique ? et l'on a bien l'impression que rien ou presque n'a passé à travers les mailles du filet. Des index bien faits permettent de retrouver avec une extrême facilité le renseignement que l'on désire obtenir. A l'intérieur de chacun des chapitres les titres sont rangés selon l'ordre chronolo-

gique de leur parution et groupés selon la langue : langue dans laquelle l'ouvrage est écrit quand il s'agit d'études théoriques (v. g. ch. I. Styles et stylistiques), ou langue de l'auteur étudié dans l'ouvrage (v. g. ch. II. L'explication française). Le chapitre V, consacré aux Études de style et de structure, qui est évidemment le plus long, groupe les titres par siècle et par langue. Chaque titre, imprimé en caractères gras, est suivi d'un commentaire qui dit tout ce qu'il faut dire et rien que ce qu'il faut dire. Ce n'est pas le moindre mérite de ce livre. A chaque fois le lecteur trouve des renseignements sûrs, des jugements objectifs, impartiaux, sans « astragales ni festons ».

On reste confondu devant le travail que suppose cet « Essai » : travail d'information, M. Le Hir souligne dans la préface combien déficients sont aujourd'hui les moyens dont on dispose en ce domaine ; travail pour rassembler 1 793 titres d'ouvrages et d'articles, les appels diffusés par les Revues n'ont pas toujours été suffisamment entendus ; travail pour les lire, ce qui suppose un certain nombre d'heures ; travail de classement et enfin travail de réflexion pour présenter avec exactitude ce que contient chacun d'eux. On peut féliciter M. Hatzfeld et M. Le Hir d'avoir eu le courage d'entreprendre ce travail et la persévérance de le mener à bonne fin. Tous ceux qui s'occupent de stylistique ou que la stylistique intéresse reconnaîtront vite que cet *Essai de Bibliographie* est appelé à leur rendre les plus grands services. Il connaîtra, nous le souhaitons vivement, la plus large diffusion. Le succès qu'il ne peut manquer de trouver sera pour les auteurs la meilleure récompense des efforts qu'ils ont accomplis durant plusieurs années.

Joseph HANSE, *La Valeur modale du subjonctif*. Palais des Académies. Bruxelles, 1960. 1 vol. de 26 pages. — Cette plaquette reproduit le texte, quelque peu complété, d'une communication à l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises de Belgique. Quelques-uns, sans doute, trouveront un peu sévère l'appréciation de l'auteur sur les quelque vingt théories qui se proposent de déterminer la valeur modale du Subjonctif ; « l'abus de l'abstraction et de terminologies très personnelles sème la confusion. » Aussi M. J. Hanse part-il, pour voir ensuite dans quelle mesure elle est capable de rendre compte des divers emplois du Subjonctif, d'une notion élémentaire : l'opposition sentie par chacun entre l'indicatif et le subjonctif, opposition qui, dit-il, paraît résider de prime abord dans la façon de situer ou non l'action sur le plan de la réalité, selon qu'on l'affirme ou non comme une réalité. Un certain nombre de cas, particulièrement caractéristiques, sont successivement présentés et finement analysés. L'auteur pense que la théorie exposée rend parfaitement compte, avec des nuances qu'il précise exactement, de tous les emplois du subjonctif et donc qu'il tient l'exacte valeur modale du subjonctif. Tout le monde ne partagera peut-être pas les vues de M. Hanse, mais tout le monde reconnaîtra à sa démonstration une grande élégance et une grande clarté.

Sven ANDERSSON, *Nouvelles Études sur la syntaxe et la sémantique du mot français TOUT*. Études Romanes de Lund publiées par Alf Lombard. Gleerup, Lund et Mungsgaard, Copenhague, 1961. 1 Vol. 275 pages. — Ce volume, comme l'indique son titre, fait suite à une première série d'études sur le mot français « Tout ». Il sera, lui aussi, bien accueilli, car il nous apporte une ample moisson d'exemples commentés avec beaucoup de science et d'intelligence. Dans son premier ouvrage M. S. Andersson traitait de l'emploi de « Tout » comme adjectif et comme « nominal », dans celui qui nous est présenté

aujourd'hui, il traite de l'emploi adverbial de « Tout ». Sont distingués les cas où « Tout » fonctionne nettement comme adverbe, (c'est l'objet de la seconde partie) et les cas où il fonctionne comme « semi-adverbe ». L'auteur a choisi ce terme pour désigner un emploi de « Tout » qui à certains égards semble être adverbial mais à d'autres, adjectif (c'est l'objet de la première partie). C'est là assurément que se posent les problèmes les plus délicats à résoudre. On sait, en effet, que l'invariabilité de « Tout » devant un adjectif féminin singulier à initiale vocalique se justifie autrement que par la grammaire. M. Andersson montre fort bien d'ailleurs comment s'est progressivement faite cette distinction entre l'adverbe et l'adjectif. La méthode utilisée dans ce volume est la même que celle utilisée dans le volume précédent, c'est-à-dire que l'auteur traite dans une série d'études historiques les emplois divers du mot « Tout » depuis l'ancien français jusqu'à la langue moderne.

Jean BOURGUIGNON.

Rodrigo de SA NOGUEIRA, *Tentativa de Explicação dos Fenómenos Fonéticos em Português*. 2<sup>a</sup> edição. Livraria Clássica Editoria, Lisboa 1958, xxxi + 204 p. — Le livre que j'ai sous les yeux et dont j'ai promis un compte rendu sommaire dans la *RLiR* XXV (1961) : 185 est la réédition du travail de l'auteur paru, sous le même titre, en 1942. Ceci explique que la bibliographie citée s'arrête au cours de cette année-ci, si l'on fait exception du travail de l'auteur *Dos Cliques em Gerel*, paru en 1957. Les références à cet ouvrage ont cependant de toute évidence été ajoutées au texte primitif et sont toujours très sommaires. — Disons tout d'abord que le contenu de ce livre correspond assez mal à son titre. On ne trouve dans l'ouvrage aucune théorie, ou esquisse de théorie, des changements phonétiques qui ont eu lieu en portugais. Ce n'est pas non plus une explication des « phénomènes phonétiques » en général. Avant de passer à l'« explication » des phénomènes portugais, l'auteur a cru bon de passer en revue des notions par trop connues de la phonétique générale. Aussi le livre semble-t-il s'adresser à des débutants en phonétique suivant un cours de propédeutique plutôt qu'à des spécialistes. Il suffit pour s'en convaincre de parcourir les 150 premières pages. On s'étonne d'autre part que trente ans après le Congrès de la Haye de 1928 où ont été lancés les principes de la phonologie on puisse encore employer à chaque moment le mot phonème (*fonema*) comme équivalent de « son », sans même se donner la peine de justifier son attitude. De même qu'on énumère rien de moins ni de plus que quatorze « causes » des changements phonétiques sans qu'une référence ne soit faite, même pas pour nier leur importance, au système et à la structure. Ceci dit, il ne me semble pas utile d'entamer la critique des détails, par trop nombreux, qui s'y prêteraient.

J. G. C. HERCULANO DE CARVALHO, *Fonologia Mirandesa I*, Coimbra 1958 [1959], vi + 162 p. (Extrait de *Biblos* XXXVI, Coïmbre). — Le mirandais, dialecte léonais, constitue une enclave linguistique en territoire portugais, dans le « districto » de Bragança. Il était parlé en 1953 par environ 13 700 personnes (contre 10 000 en 1900). Ce dialecte intéressant, qui a fait l'objet de quelques études remarquables de la part de Leite de Vasconcelos, avait déjà attiré l'attention de M. Herculano de Carvalho, qui lui a consacré un article de toute première importance (*Porque se falam dialectos leoneses em Terras de Miranda ?*) dans la *RPF* V (1952) : 265-280. L'auteur est trop connu des romanistes



pour qu'il soit nécessaire de rappeler ici ses nombreuses publications. L'espace dont je dispose est trop limité pour que je puisse entreprendre ici une analyse détaillée de l'ouvrage que vient de consacrer M. Herculano de Carvalho à la phonologie du mirandais. Aussi dois-je me limiter à une description sommaire de son contenu. Après l'indication de la méthode employée, l'auteur s'applique à décrire la réalisation des phonèmes que connaît le mirandais (p. 25-78). Ce n'est que dans le chapitre 3 (p. 79-114) que les preuves sont données de l'existence de tels phonèmes. C'est alors également que l'auteur établit le système phonologique du dialecte et qu'il discute certains des problèmes d'interprétation qui posent le plus de difficultés. Le ch. 4 (p. 115-120) est consacré à l'examen de la distribution et des combinaisons de phonèmes en partant de la structure syllabique. En appendice (p. 121-130) des textes en transcription phonétique et phonologique, accompagnés de leur traduction en portugais. Un index de mots et de phrases cités (p. 137-158, à deux colonnes) complète utilement l'ouvrage. — L'intérêt de cette monographie est double. D'une part, elle nous offre une description très soignée de la phonologie mirandaise, à être cependant complétée par des études supplémentaires que nous promet l'auteur, dans lesquelles d'autres problèmes tels que l'intonation, provisoirement écartés cette fois-ci, trouveront leur place. D'autre part, ce qui plus est, il atteste que le point de vue structural vient enfin d'être accueilli par un romaniste portugais qui est en même temps un linguiste général. L'orientation structurale que suit l'auteur, et qui est largement inspirée de celle de Martinet, a d'ailleurs commencé d'être adoptée dès 1958 dans les cours universitaires de Coïmbre. On espère en voir bientôt les résultats sur place.

Jorge MORAIS-BARBOSA.